Document generated on 07/16/2025 12:21 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'amante religieuse

Marie-Sissi Labrèche

Number 54, Summer 1998

Retards

URI: https://id.erudit.org/iderudit/4785ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Labrèche, M.-S. (1998). L'amante religieuse. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (54), 97–102.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'amante religieuse

Marie-Sissi Labrèche

L'homme me roule. Avec son pied sur mon corps nu, il me tourne : à gauche, à droite, à gauche, à droite, à gauche, à droite. La face contre le sol, je bouffe de la poussière et je respire l'odeur âcre du plancher sale. Mes mains posées à plat vis-à-vis de mes hanches, je me laisse faire. Le sol est froid et me glace les seins, le ventre, les cuisses. Le sol est dur et me fait mal aux épaules, aux hanches, aux genoux.

L'homme cesse de rouler mon corps nu avec son pied. Il écarte maintenant mes jambes avec les siennes. Il se tient au-dessus de moi, droit entre mes jambes. Je ne le vois pas, mais l'entends respirer. Je ne connais pas cet homme. Je sais seulement de lui qu'il est l'agent de sécurité de l'immeuble où j'habite. Je sais aussi de lui qu'il porte son jeans très serré et des bottes de travail quand il n'est pas en uniforme. Lui, il sait de moi que je distribue des dépliants qui témoignent de mon amour de Dieu, que je reçois des visites d'un homme qui s'appelle Gabriel et que je porte mes jupes très longues. C'est suffisant.

L'homme respire de plus en plus fort. Sa respiration est semblable à celle d'un animal enragé, je pense. Je l'entends se pencher vers moi. Avec sa main, il ramène tous mes cheveux ensemble, puis les enroule autour de son poing et tire. Ça fait mal. Je redresse les épaules pour avoir moins mal, mais l'homme me tire encore par les cheveux. Mon corps fait un demi-cercle dans l'espace. Je ne tente pas de me déprendre de cette mauvaise posture. Mes mains qui étaient à plat chaque côté de mes hanches, je les ramène devant moi sur le sol. J'ai peur que l'homme me laisse tomber.

Je ne crie pas, mais je commence, moi aussi, à respirer fort. En me tenant toujours par les cheveux, l'homme me remet doucement sur le plancher, il ne me laisse pas tomber, comme je l'avais craint. La tête contre le sol, je sens mon sang recommencer à circuler dans ma nuque. C'est tout chaud derrière ma tête. L'homme me dit qu'il me trouve belle, qu'il n'a jamais touché à une aussi belle femme, mais que je lui fais peur. Il dit aussi qu'il voudrait voir mes yeux, là, en ce moment. Il voudrait voir mes yeux le regarder. Moi, je continue de les tenir fermés, je ne veux pas voir ce qui se passe. La joue droite sur le sol, les bras en croix, comme le Fils de Dieu, je suis bien ainsi. L'homme insiste, il veut que je le regarde. Il ouvre mon œil gauche avec deux doigts : l'index et le pouce. Je vois, tout embrouillé, dans la faible lueur d'une bougie, le visage de l'homme affamé. Je sais qu'il voudrait que je bouge, que je me défende, mais je m'obstine dans mon immobilité : je ne dois être qu'un corps.

L'homme lâche mon œil. Je me retrouve dans ma noirceur, je me cache dans ma tête, quelque part où il n'a pas accès. Soudain, l'homme s'impatiente et frappe. Un coup de poing dans les reins, puis un autre et encore un autre. À chaque coup, je tressaute, mais ne bouge pas plus. Je pense au Fils de Dieu qui a souffert sur la croix, alors ce n'est pas grave si je souffre aussi. Fâché, l'homme me retourne vivement. Je me retrouve sur le côté. Devant ma passivité, il me frappe encore, cette fois dans le ventre, fort, très fort. Ça fait mal. J'ai beaucoup de difficulté à supporter la douleur. Je ramène mes jambes vers moi : j'ai l'air d'un fœtus oublié sur un plancher sale. L'homme se met à pleurer. Il ne pensait pas qu'il aimerait ce qu'il me fait, je crois. Ça doit être un choc pour lui. Je l'entends renifler. Tout en continuant de pleurer, il met ses mains énormes sur mon petit cou et serre. Je sens mon cerveau devenir engourdi et mes joues se relâcher. Il arrête. Il dit qu'il m'aime. J'ouvre les yeux. Je crois l'homme beaucoup plus malheureux que moi.

Je le regarde. Je vois son visage tacheté de rouge, tacheté de nervosité. Des guirlandes de larmes décorent ses cils et font

miroiter ses yeux bleus : l'homme est tellement beau. Je prends ses mains et les embrasse avec force et énergie. À genoux devant lui, j'embrasse ses deux mains en même temps, avec mes lèvres, avec ma langue, avec mes doigts partout, partout. Je dépose au creux de ses mains plein de salive avec laquelle je me frotte les joues, le nez, le menton, les seins, j'ai l'impression qu'il s'agit de la salive du Fils de Dieu, la boue en moins, et que je suis l'aveugle qui s'apprête à voir. Ensuite, je quitte ses mains pour embrasser son cou. Investie de la pureté par Dieu lui-même, je bénis avec mes baisers le corps de l'homme. Mes lèvres sur sa carotide, je sens les battements de son cœur. Je promène mes dents doucement sur cette petite artère qui le fait vivre. Dire que je pourrais le mordre, là, à l'instant. Je respire au creux de son cou, là où son odeur se concentre, derrière son oreille. Il est couché par terre, mais la moitié de son corps est appuyée contre le mur, il veut voir tout ce que je lui fais. Je mets ma tête sous son chandail et respire l'homme à pleins poumons, je me délecte de son odeur, il faut que je me souvienne de lui. Alors, je sens et j'embrasse le corps de l'homme avec attention et avidité, mon nez, ma bouche n'en ont jamais assez. J'embrasse surtout son torse velu. J'enfouis mon nez dans les poils de son ventre.

Je déchire le chandail de l'homme. Le chandail se laisse déchirer facilement. L'homme se laisse faire docilement. Chacun son tour. Accroupie à côté de lui, je lèche son ventre. Ma langue dans les plis de sa chair dessine des petits chemins de bave. Avec ma langue, j'ai l'impression de laver l'homme de tous ses péchés. Lui, en plus de respirer très fort, émet des cris de chiot qui rêve. Je continue de laver l'homme en le léchant. Je le lèche et le lèche comme si c'était un énorme bonbon que ma bouche goûtait pour la première fois. À côté de lui, je coule. Mon excitation est telle que j'ai l'impression que je vais me vider, m'enfuir par mon vagin. Je sens le liquide s'échapper de moi et faire une flaque par terre. Je fais bien plus que mouiller, je déluge à côté de l'homme. Si l'homme ne m'arrête pas, je vais

recouvrir toute la terre avec mon liquide, noyer tout ce qui respire. Je suis investie du pouvoir de Dieu, alors je le peux.

L'homme met sa main comme pour me retenir, m'empêcher de m'enfuir, mais ce n'est pas suffisant, le trou a grandi. L'homme enlève sa main et se lève, je coule de plus belle. Je tente de m'agripper à ses cuisses, mais il me repousse vivement. Je ne tombe pas. Accroupie, mes longs cheveux blonds ramenés sur le dos, je regarde par terre : le plancher est très sale, vraiment très sale. J'ai comme des petites roches incrustées dans les genoux et, quand je les enlève, leur forme reste imprimée dans ma peau. J'entends l'homme retirer son pantalon. Il se penche derrière moi, passe ses bras en dessous des miens et me soulève. Il me fait mal aux seins avec ses poings, mais ce n'est pas grave, je peux souffrir. Le Fils de Dieu n'a-t-il pas dit : « Si on te frappe la joue droite, présente la gauche » ? Moi, c'est mon corps au complet que j'offre aux coups de l'homme. J'offre mon corps pour rendre pur celui qui me frappe.

L'homme m'appuie maintenant contre le mur. J'aurais préféré rester par terre. L'homme me tient de toutes ses forces. D'un coup, il me soulève encore plus haut, de manière à ce que son gland trouve la fente gonflée. Soudain, il me laisse tomber et ainsi entre en moi. J'ai l'impression qu'il m'a déchirée tellement il est entré fort dans mon ventre. Ça brûle, mais c'est quand même agréable parce que je pense à la divine parole de Dieu qui dit : « Mes bien-aimés, il ne faut pas vous étonner du feu qui s'est allumé au milieu de vous, mais réjouissez-vous de la part que vous prenez aux souffrances du Christ. » Alors, je me réjouis d'avoir été choisie pour vivre un pareil moment béni. Je me réjouis et me laisse aller. Les poils du torse de l'homme me caressent le dos pendant qu'il me donne de gros coups de bassin. Même si les coups sont brusques, je me laisse bercer en comptant les va-et-vient comme on compte les grains de chapelet durant la prière.

J'entends l'homme crier. Dix petits grains, ce n'est pas suffisant pour rendre vraiment hommage à Dieu. L'homme me re-

lâche brusquement. Je tombe par terre. Je m'affaisse sur mes genoux qui à leur tour me laissent tomber sur le plancher sale et froid. L'homme marche dans la pièce en larmoyant. Il s'excuse d'avoir éjaculé trop vite. Il dit qu'il était trop excité, trop énervé. Il m'implore de lui laisser une autre chance parce que c'était la première fois qu'une femme lui demandait qu'il lui fasse mal. L'homme dit d'autres choses. Je ne l'écoute plus. Je regarde les petites roches incrustées dans mes genoux, elles dessinent des croix dans ma peau, des petites croix couleur de chair. Puis il y a le silence. L'homme ne parle plus, il se rend compte que je ne l'écoute pas. Je me retourne et le regarde. Il est encore plus beau tout honteux. Je lui tends la main, il la prend. Par cette main, je le ramène vers moi et l'assois contre le mur où il m'a prise. On se regarde.

Pour la première fois, j'embrasse cet homme. Il goûte bon, un mélange d'hostie et de vin rouge, ça me rappelle des souvenirs d'enfance, quand mon père et moi revenions de la messe. J'ai encore plus envie de lui maintenant que je sais qu'il a ce goût. Alors, je l'embrasse encore plus fort. La bouche grande ouverte, j'avale ses lèvres, sa langue, sa salive et je crache dans sa bouche aussi, je veux qu'il m'avale, je veux être tout pour lui comme j'étais tout pour Gabriel, mon père. Pendant qu'on s'embrasse, je prends la main de l'homme et la frotte contre moi, entre mes jambes, là où j'ai le plus l'impression d'exister. Quelques secondes suffisent pour que je voie la lumière divine entrer en moi. C'est l'éclair de Dieu, mon père, qui me transperce. Je sais que je porte dès lors la sainteté dans mon sein. Heureuse et sereine, je me mets à genoux à côté de l'homme et je joins mes mains. Là, immobile, je rends hommage à Dieu, mon mari tout-puissant, qui m'a choisie entre toutes les femmes pour que je sois sienne.

Durant ce temps, l'homme me regarde, perplexe. S'il savait, il pourrait se réjouir avec moi, mais il ne comprend pas mon langage corporel, il ne comprend pas mon corps-parabole. Mais ce n'est pas grave, parce que tout discours est inutile quand il

s'agit de séparer l'esprit de la chair. Alors, je ne fais rien pour le rassurer et je continue de prier pour lui, pour son âme égarée. Dans quelques minutes, Gabriel, mon ange, mon père, me rendra visite et, à nous deux, on finira cette sainte opération en immergeant dans ma baignoire qui est remplie d'eau bénite le père de mon bébé.

□

Je suis Marie, l'amante religieuse, et j'ai été fécondée par quelqu'un qui n'est pas.